Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 93 (1957)

Heft: 40

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MONTREUX 9 NOVEMBRE 1957 XCIIIe ANNÉE — N° 40

396

Dieu Humanité Patrie

EDUCATEUR

ET BULLETIN CORPORATIF

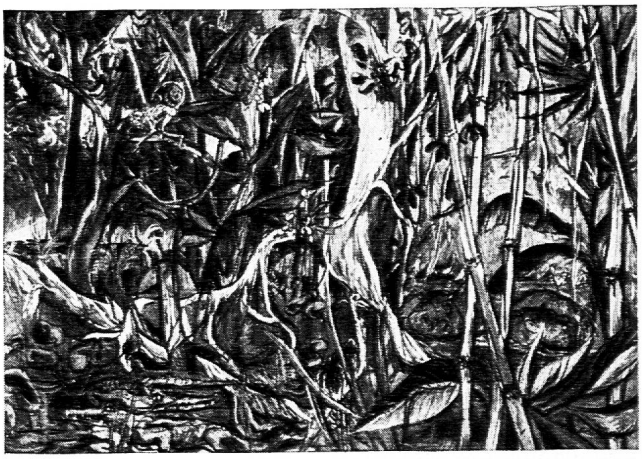
ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables: Educateur, André CHABLOZ, Lausanne, Clochetons 9; Bulletin, G. WILLEMIN, Case postale 3, Genève-Cornavin.
Administration, abonnements et annonces: IMPRIMERIE CORBAZ S. A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98. Chèques postaux II b 379
PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL: SUISSE FR. 13.50; ÉTRANGER FR. 18.— • SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL: BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

TABLEAUX SCOLAIRES SUISSES

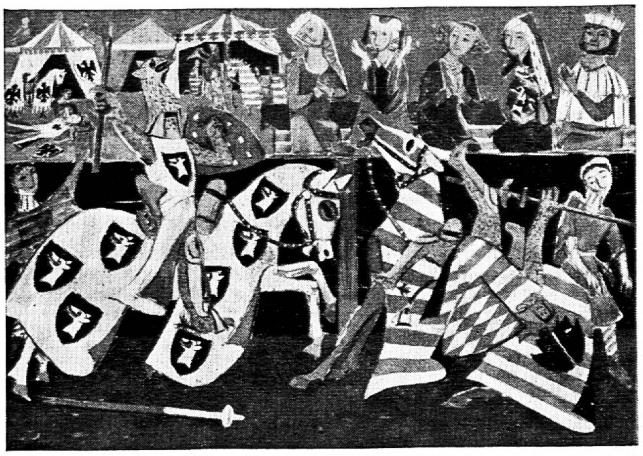
Marguerite Ammann

No 82. La forêt au printemps



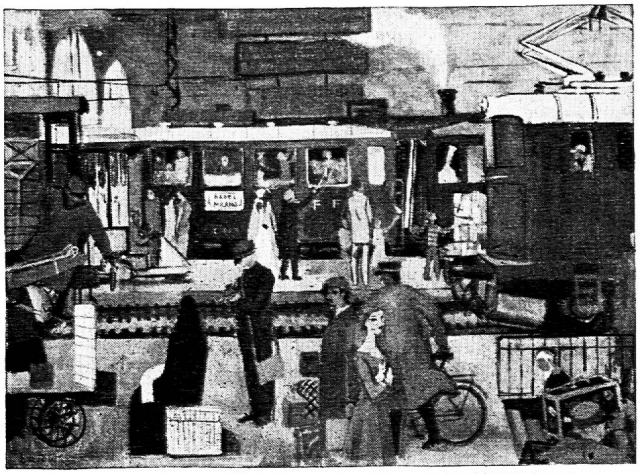
Rolf Dürig

No 92. Orbis pictus : Forêt tropicale



W. Weiskönig

No 91. Tournoi



Jean Latour

No 90. La gare

Partie corporative

VAUD

Chœur mixte du corps enseignant de Morges et environs

Nous vous rappelons la soirée annuelle de ce groupement dirigé par notre collègue Henri Lavanchy : samedi soir 16 novembre, à 20 h. 30, au casino de Morges.

Le programme comprend notamment deux œuvres sortant de l'ordinaire et de nature à intéresser les amateurs de musique chorale : d'abord, une série de six chansons populaires yougoslaves de Matyas Seiber, sur des paroles françaises de Géo Blanc.

Ensuite, sous le titre « Zoo », et sur des poèmes de Jean Sasse, l'évocation de l'hippopotame, du kangourou, du chimpanzé et autres animaux sympathiques. La musique de Jean Absil, compositeur belge, exige du métier de la part des chanteurs et, pour le directeur, un art de dompteur-aimé.

Une basse connue, notre collègue Etienne Bettens, actuellement maître de chant à Lausanne, ajoutera la chaleur de sa voix à ce concert que vous ne manquerez pas de venir écouter.

Location tél. (021) 7 23 41 à Morges, et places à l'entrée à fr. 4.—, 3.—, 2,50 et 2.— plus taxe.

GUILDE DE TRAVAIL

Techniques Freinet

Mercredi 13 novembre, à 14 h. 15, séance de peinture dans la classe de Mlle Y. Biéler, à Pully. Invitation cordiale à ceux que cela intéresse.

M. G.

EDUCATRICES DE PETITS

Assemblée annuelle

samedi 16 novembre, à l'aula du Belvédère.

8 h. 30 : séance administrative ;

10 heures : conférence de M. le Dr A. Berge, de Paris : « L'hygiène mentale à l'école » ;

15 heures : conférence avec clichés : « Les Indes », par M. le Dr Muriset, de Pully. Le comité.

Rappel

Nous vous rappelons la séance de « neurothérapie par la respiration consciente » donnée par Mme Klara Wolf, le mercredi 13 novembre, de 17 à 19 heures, à la salle de gymnastique de Villamont-Dessus. (Séance d'entraînement accessible aux débutants.)

Le gaz à l'école

(voir Educateur du 26 octobre)

On peut commander les bouteilles Primus à l'Ecole normale de Porrentruy jusqu'au 16 novembre 1957.

NEUCHATEL

Nos revendications

Défalcation pour les dépenses professionnelles

Au début de 1956, nous demandions une défalcation fiscale justifiée par les frais professionnels du corps enseignant. Pour le calcul de l'impôt fédéral, on admet de tels abattements jusqu'à concurrence de 800 francs. Dans plusieurs cantons de Suisse allemande, le corps enseignant bénéficie de dispositions analogues. En vertu de sa nouvelle loi fiscale, le canton de Vaud admet depuis l'an dernier le principe de la défalcation pour tous frais professionnels. Chez nous, le département des finances aurait fait une étude approfondie pour une défalcation généralisée. Nous en attendons le résultat.

Allocation pour personnes à charge

L'article 31 de la loi sur les traitements fixe les conditions à remplir pour l'obtention d'une allocation spéciale pour personnes à charge. Ces dispositions sont restrictives. Elles excluent les personnes à la charge des fonctionnaires célibataires. Nous demandons une extension plus généreuse du droit à ladite allocation.

Statut de l'enseignement

Il est nécessaire que nous ayons un statut à l'instar de celui des fonctionnaires de l'administration cantonale.

Limitation du nombre des élèves

Actuellement, l'effectif maximum d'une classe est fixé à 35 élèves, mais il faut attendre que ce nombre soit atteint ou dépassé durant trois ans consécutifs pour que le dédoublement soit exigible. Nous préconisons un effectif moyen de 25 élèves et le dédoublement dès qu'un maximum de 30 élèves est atteint pendant deux ans.

Vacances

Neuchâtel est un des cantons où les vacances sont les plus courtes.

Paiement du salaire par l'Etat

A cause des nombreux inconvénients du système actuel mettant les communes en demeure de servir le traitement au corps enseignant, nous demandons la modification complète du mode de paiement.

Durée du travail

D'un article paru dans « Archiv für das Schweizerische Unterrichtwesen », nous relevons que le canton de Neuchâtel, en ce qui concerne le nombre d'heures hebdomadaires dans l'enseignement primaire, bat le record non seulement en Suisse, mais en Europe. Les différences sont même sensibles. Une réduction s'impose donc et pourrait être effectuée par étapes, comme dans l'industrie.

Reclassement

Nous demandons que le classement en catégorie VI a (instituteurs de 9e année) et XII a (institutrices de 9e) s'étende aussi aux maîtres de 8e année et aux titulaires de classes à tous ordres, ce qui contribuerait à assurer plus de stabilité dans le personnel de ces dernières.

Allégements

L'allégement d'une ou deux heures hebdomadaires pour le corps enseignant à partir d'un âge déterminé devrait se généraliser et devenir un droit imposé plutôt que rester une disposition à bien plaire.

Durée des leçons

La leçon de 45 min. dont bénéficie l'école secondaire devrait s'étendre aussi à l'enseignement primaire.

Gratifications

Nous revendiquons le versement du double salaire mensuel aux membres du corps enseignant et aux fonctionnaires au moment où ils atteignent 25 et 40 ans de services.

Congés spéciaux

Nous demandons que les autorités scolaires puissent prendre, avec l'accord du département de l'instruction publique, des dispositions particulières pour les congés d'études justifiés.

(Extraits d'un mémoire communiqué par W. G.)

Elipse...

Une élipse audacieuse, mais abusive m'a fait appeler l'UPN deuxième section neuchâteloise de la SPR ; il vaudrait mieux dire : « demande d'admission de l'UPN comme deuxième section... » (Bulletin p. 604). G. W.

SOMMAIRE

PARTIE CORPORATIVE : Vaud : *Chœur mixte du corps enseignant de Morges et environs — Guilde de travail : Technique Freinet. — Educatrices des petits : Assemblée annuelle. — Rappel.* — **Neuchâtel :** *Nos revendications.*

PARTIE PÉDAGOGIQUE : A. Chz. : *Apprendre à apprendre.* — **G. Annen :** *Les vacances du cancre. — La poésie de la semaine.* — **J. S. :** *Voir. — Note sur l'élaboration du plan d'études de l'école genevoise.* — **F. S. :** *Le monde des petits : Fourmi-soldat. — En lisant journaux, livres et revues.* — **Georges Panchaud :** *Les devoirs à domicile.* — **A. Card :** *Educateur à la découverte...* — **R. Gaillard :** *Le lierre. — Congrès international des écoles privées. — Chronique des revues. — Poésie : Automne. — Bibliographie.*

Partie pédagogique

Apprendre à apprendre

Ils ont des bibliothèques autour d'eux et ne savent pas s'en servir.
A. HUXLEY.

APPRENDRE A MÉMORISER

Ce titre n'a certes rien d'original. Une formule que les maîtres d'école répètent depuis longtemps en s'imaginant la comprendre et mettre en pratique l'impératif qu'elle exprime. Que signifie-t-elle exactement et dans quelle mesure inspire-t-elle le travail scolaire ?

L'expérience prouve que, pour beaucoup, *apprendre* n'a jamais voulu dire autre chose que *mémoriser* : comprendre et retenir fidèlement un texte ou une nomenclature pour être capable de les répéter sur demande. Ils ont raison, dans une certaine mesure, et l'on sait tout l'arsenal de moyens mnémotechniques dont l'école a usé et abusé. L'excellence du maître se mesurait même souvent à la somme de trucs qu'il mettait à la disposition de ses élèves pour leur faciliter les acquisitions imposées par le programme. Si ces moyens sont moins prisés aujourd'hui, c'est sans doute que l'on croit moins à la nécessité d'une mémorisation fidèle. Parce que l'école exagérait les nomenclatures, les définitions et les « récitations », quelques-uns y renoncent presque complètement et l'on se croit du dernier bateau pédagogique en interdisant le « par cœur » même à de tout jeunes élèves qui ânonnent en un langage imprécis et maladroit ce que leur manuel contient exprimé en mots justes et en phrases claires. Comme si la tâche primordiale que l'éducation nouvelle propose aux maîtres n'était pas de choisir d'abord les connaissances qui constituent l'ossature du savoir pour les faire mémoriser parfaitement !

Une enquête au sujet des devoirs à domicile faite il y a deux ans par notre journal a montré que la très grande majorité des maîtres donnent des leçons à apprendre à domicile. Mais le 98 % d'entre eux avouaient qu'ils n'avaient jamais indiqué à leurs élèves comment s'y prendre ; or on sait de quelle manière des enfants consciencieux s'abêtissent à ressasser les textes qu'ils doivent maîtriser. L'école, qui donne des ordres, a l'obligation d'indiquer le meilleur moyen de les exécuter. Elle devrait même associer les parents à cette initiation ; bien des conflits seraient ainsi évités.

Mais si l'école reconnaît la nécessité d'apprendre à l'enfant à mémoriser, elle prétend ne pas avoir le temps de réaliser cet apprentissage : le programme est si chargé, les effectifs si nombreux, les examens si difficiles. Voilà bien la sempiternelle confusion des valeurs ! Pas le temps de donner à des enfants une méthode de travail personnel ! Pourtant, la manière d'acquérir la connaissance a pour le moins autant de valeur que la connaissance elle-même ! On a pu dire que « la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié » parce que, bien comprise, elle donne des habitudes d'esprit qui sont le fondement de l'éducation intellectuelle : concentration de la pensée, entraînement à distinguer l'essentiel de l'accessoire, facilité à associer les idées et par conséquent plaisir intellectuel. Nos « petits primaires » peuvent atteindre à ces valeurs si elles sont exercées à la mesure de leur intelligence. L'école qui se borne à commander d'apprendre sans initier l'enfant une ou deux fois par semaine à la mémorisation l'abandonne à son inexpérience et l'amène bientôt au dégoût de l'étude.

APPRENDRE A S'INSTRUIRE

Mais apprendre à apprendre ne signifie pas seulement apprendre à mémoriser. Si le but de l'éducation est d'apprendre à l'enfant à se passer d'éducateur, le but souhaitable de l'enseignement est d'apprendre à l'écolier à se passer d'instituteur. Qu'il sache s'instruire tout seul ! Mais il ne suffit pas de l'y engager à sa sortie de l'école ; il faut surtout lui en donner le désir en l'entraînant à un travail personnel : lui apprendre à tirer du journal, des revues, des bibliothèques des renseignements, lui enseigner à les confronter puis à les grouper en un sujet solidement construit. Le maître travaille ainsi à se rendre inutile.

Or c'est tellement plus facile et plus flatteur aussi de réunir soi-même la documentation, de l'apporter en classe et de parler, d'expliquer, de montrer son savoir à des enfants suspendus à vos lèvres. Mais voilà, les gamins d'aujourd'hui n'écoutent plus ! ils entendent tellement de choses qu'ils ne feignent même plus d'être attentifs. Alors ? Ils ont tort, bien sûr, ils se privent de nourritures soigneusement élaborées par des maîtres dévoués que cette indifférence décourage. On rencontre, en effet, actuellement bien des maîtres dégoûtés d'un métier qui ne rend plus. Que faire ?

Consacrer les premières heures de la matinée à l'acquisition des techniques du calcul et de la langue maternelle, puis disposer du reste de la journée pour un travail personnel ou en équipes. Laisser les enfants se servir eux-mêmes, sous notre direction, avec nos suggestions, répondre à leurs questions, leur montrer à se tirer d'affaire.

La trouvaille n'est pas nouvelle, je le sais. Cette forme d'activité scolaire, quoi qu'on dise, loin d'être généralisée n'est pas encore au point. Ceux qui essaient de la promouvoir dans leur classe — à cause de quelques maladresses inévitables — se sentent suspects et peu encouragés. Pour éviter des erreurs trop graves, nos inspecteurs devraient collaborer à des expériences sérieusement conduites par des maîtres chevronnés et convaincus. Répétons qu'il ne s'agit pas de jouer aux novateurs, mais d'adapter l'école à une vie toujours plus compliquée qui transforme toujours davantage l'état d'esprit de nos enfants. Du matériel existe qui permettrait de constituer dans quelques classes une bibliothèque de travail.

Les excellentes B. T. de l'Institut coopératif de Vence intéressent aussi nos écoliers ; elles traitent les sujets les plus divers d'une manière assez simple pour être comprises sans trop de peine ; les 379 brochures parues à ce jour constituent l'encyclopédie enfantine la plus complète que l'on puisse se procurer. On s'abonne à l'adresse suivante : C.E.L., Place Bergia, Cannes, pour 3800 ffr. par an (40 numéros). Ajoutons que leur présentation va s'améliorant sans cesse et que les deux derniers numéros parus : « Le baguage des oiseaux » (No 377) et « Un trois-mâts : Le Cassard » sont particulièrement réussies. Les trois brochures Nos 208 à 210 présentent les notions élémentaires sur l'énergie nucléaire, contrôlées et vérifiées par le Dr Chastel et Mme Langevin-Joliot. Toutes les B. T. qui font vivre par le texte et par la photo un enfant dans diverses parties de la France, de l'Europe ou du monde constituent une collection du plus haut intérêt pour des enfants de 9 à 11 ans. Il serait trop long d'en dire davantage ; souhaitons seulement que nos collègues sachent utiliser ce matériel mis à leur disposition par Freinet et ses nombreux collaborateurs.

La Documentation pédagogique de A. Rossignol, Montmorillon (Vienne, France), promettait beaucoup, mais paraît avoir ralenti ou peut-être supprimé sa production de grandes fiches illustrées en noir et en couleurs accompagnées d'un commentaire et de questionnaires préparés par des hommes d'école.

Dans la collection « Que sais-je ? », on trouve certaines brochures au contenu accessible à de grands élèves ; leur emploi nécessite la confection de fiches d'orientation et de recherches.

Nos éditeurs peuvent nous fournir des ouvrages utilisables par nos écoliers. On connaît les excellents cahiers d'enseignement pratique publiés par Delachaux et Niestlé à Neuchâtel, et, chez les mêmes éditeurs, la collection : « Les beautés de la nature » fournit, par des textes, par des planches en couleurs ou des dessins, une documentation scientifique vivante sur les animaux et les végétaux présentée par des artistes et des hommes de sciences ; une vingtaine de volumes ont paru qui devraient figurer dans toutes les bibliothèques de classes du degré supérieur.

Les petits atlas de poche Payot, grâce à la commodité de leur format peuvent nous accompagner dans nos excursions et donner au moment voulu le renseignement désiré concernant animaux, végétaux, géologie, orientation, etc. ; la collection « Orbis Pictus », par de petits livres bien présentés, apporte une documentation intéressante sur l'« Histoire des costumes » - « Les pierres précieuses » - « Les miniatures », etc.

Les éditions Bourrelier, à Paris, ont « La joie de connaître » constituée par plus d'une vingtaine d'ouvrages aux sujets très variés : « Les maisons des hommes », « Voyage à travers les mots », « L'automobile », « Le Sahara », « Les volcans », etc. D'autres éditeurs français s'efforcent de répondre à ce besoin de documentation à mettre à la disposition des élèves pour leurs recherches personnelles.

Chez nous encore, la « Bibliothèque pour tous » loue des caisses de livres à raison de 10 ct. par mois et par volume ; certains ouvrages permettent d'entraîner nos enfants à s'instruire tout seuls. Quand ils auront ainsi goûté les joies que procurent les découvertes personnelles, quand ils verront s'élargir l'horizon de leurs connaissances, ils éprouveront le désir de poursuivre leur culture personnelle.

Dans leur dernière assemblée officielle, les maîtres primaires supérieurs du canton de Vaud, établissant les principes d'un nouveau plan d'études, ont prévu deux heures hebdomadaires consacrées à un travail librement choisi par les élèves. Ce serait là un premier pas sur le chemin de l'auto-instruction ; espérons qu'il pourra se faire sans difficulté.

A. Chz.

LES VACANCES DU CANCRE

Pourquoi, me suis-je demandé, Gérard, qui est mon plus mauvais élève, ne marque-t-il pas plus d'enthousiasme à l'approche des vacances ? Les autres ont des conciliabules secrets ou bruyants, se font envie en parlant lac, montagnes ou randonnées lointaines, Méditerranée ou Océan. Car rien n'est refusé à la jeunesse d'aujourd'hui des songes qu'à leur âge nous n'osions pas rêver.

— Vivent les vacances, Gérard, ai-je dit. Tu dois t'en réjouir. Plus de dictées, plus de grammaire, plus de problèmes ! Vivent les vacances, plus de pénitences...

Il a haussé les épaules, m'a regardé d'un drôle d'air. A-t-il continué le refrain dans son for intérieur, pour me mettre sans regret au milieu du feu de joie allumé avec les livres, les cahiers ?

J'ai croisé Gérard, sous la pluie, ce premier jour de congé et j'ai compris. Derrière un vieux vélo noir, la hotte sur le dos, il traînait une remorque chargée de caisses, de paniers, de cageots.

Il s'est arrêté, heureux de voir une connaissance, et m'a tendu une main cordiale : Bonjour, Msieu ! Ils sont ainsi, souvent sans rancune, les cancres. Son visage s'est épanoui. Est-ce possible que moi qui le houspille, le tarabuste sans cesse, j'aie été ce matin-là sa petite joie ? Nous avons bavardé. Il fait les courses pour X..., primeurs.

— Tu gagnes un peu ? — Ça va ! Deux cents francs pour le mois, plus les bonnes mains ! — Tant d'argent ! Que vas-tu en faire ? — J'aimerais m'acheter des skis pour l'hiver, et puis... — Et puis ? — Le 17 août, c'est la fête de ma maman. Il y a à la Placette un de ces machins, un de ces trucs (coup d'œil sur moi... c'est le maître, il aime pas ces mots, c'est vrai). Je souris et il continue, rassuré : — Un de ces grands châles, vous savez... — Une étole ? — Une étole, c'est ça, une étole blanche que j'aimerais lui acheter. Pas aux soldes, pas du toc. Plus rupin. Y a longtemps qu'elle en a envie.

Brave Gérard, cher Gérard ! Je l'ai revu quelquefois. Poussant son vélo et sa remorque aux dures montées de la ville, sous la pluie gênante ou sous l'ardeur du soleil d'août. Je lui fais un petit signe de la main ; parfois nous causons. Il travaille ainsi tous les jours de 8 heures du matin à 7 heures le soir, tandis que ses camarades à Gryon, à Estavayer ou au Lavandou jouissent du bon air, tirent leur croupe dans les ondes bleues, ou grimpent aux montagnes, ou se roulent dans l'herbe des pâturages, dorment dans des chalets qui sentent bon le soleil et le sapin.

Quand l'école reprendra, il rentrera dans cette classe que maudiront une minute pour la forme ses camarades ; il retrouvera sa table, ses livres, ses cahiers, l'immobilité des longues heures de leçons auxquelles il ne comprend rien, et il sombrera dans un demi-sommeil réparateur. Et j'ai bien envie de l'y laisser en paix. Il a bien droit à ses vacances, lui aussi, non ?

G. Annen.

La poésie de la semaine

J'AI DES P'TITES FLEURS BLEUES

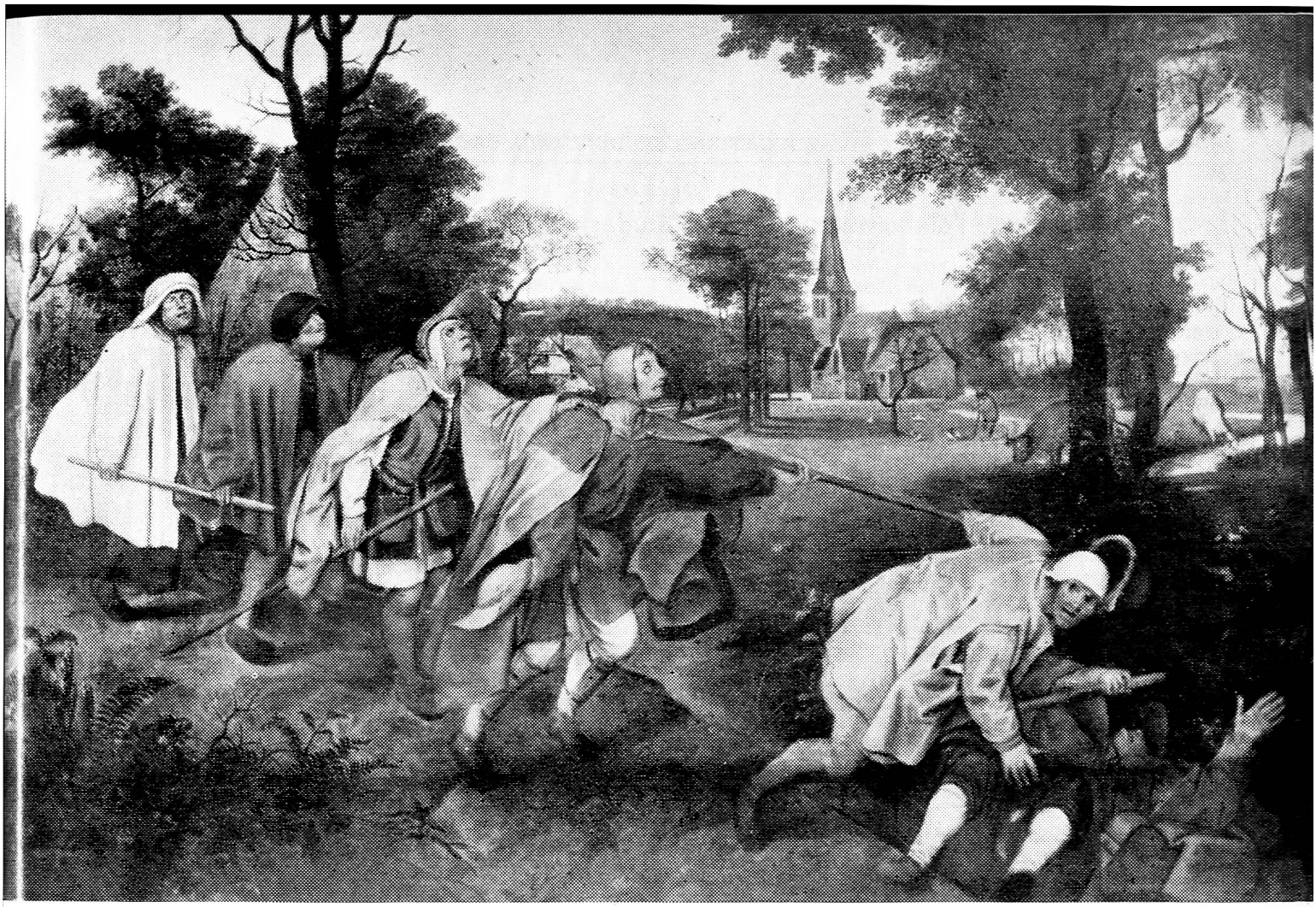
Dès 15 ans.

J'ai des p'tites fleurs bleues, j'ai des p'tites fleurs bleues plus claires que tes yeux. — Donne ! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Tout en haut du mont, ma mie, tout en haut du mont.

J'ai des escarboucles, j'ai des escarboucles plus vives que ta bouche. — Donne ! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Chez moi sous la cendre, ma mie, chez moi sous la cendre.

J'ai trouvé un cœur, j'ai trouvé deux cœurs, j'en ai trouvé mille. — Montre ! — J'ai trouvé l'amour, il est à tout le monde. Partout sur la route, ma mie, partout sur la route.

Paul Fort *(Ballades françaises).*



LA PARABOLE DES AVEUGLES Breughel le Vieux. Musée du Louvre.

VOIR

C'est vite dit. Et cela peut être aussi très vite fait. Un coup d'œil, et nous voilà renseignés, semble-t-il. Il n'y a plus qu'à tourner la page... et la suivante... et la suivante encore. Il existe aussi des passe-clichés automatiques : ils permettent de charger d'un coup d'appareil à projection, qui peut ensuite tirer comme une mitrailleuse. Deux cents clichés à l'heure, voilà qui vous en met « plein la vue » ! Mais... est-ce encore « voir » ? Le dictionnaire nous permet de le penser, qui donne au mot des sens si étendus que chacun peut en prendre ce qu'il veut, depuis la simple perception des objets jusqu'au sens si troublant que lui donne J.-P. Sartre, par exemple : « Je te vois. »

Et à l'école, qu'en faisons-nous ? Quelle valeur accordons-nous à cette faculté merveilleuse ? Y consacrons-nous le temps nécessaire, et même, savons-nous toujours bien voir ?

Ah ! si nous étions comme ces aveugles, la question ne se poserait pas. Eux savent ce qu'ils ont perdu ; leur malheur est des plus affreux. Leur tragique destin les a groupés en une file qui va dans la campagne ; ils ont cru se protéger un peu en portant des sortes de casques et en se tenant à des bâtons. Mais le premier culbute, entraînant dans sa chute le second, puis tous les autres. Arrêtez !... on voudrait empêcher ce désastre. Que faire, ce sont des aveugles... et puis, aussi, c'est un tableau. Breughel le Vieux a imaginé cette scène et nous la fait voir depuis des siècles sans que nous n'y puissions rien changer : le premier aveugle est dans le fossé, le second va l'y rejoindre, le troisième s'en approche, le dernier attend toujours son sort tragique... et nous, nous assistons à la scène. L'effet dramatique de cet accident est accru par le fait que nous sommes là et que nous ne pouvons rien faire. Les événements s'enchaînent rapidement les uns aux autres en dehors de nous-mêmes, sans qu'il nous soit possible d'intervenir : c'est fatal. C'est bien l'impression de la fatalité que le peintre a voulu donner dans ce tableau, et nous n'avons pas de peine à découvrir quels moyens il a employés. Sans doute, l'enchaînement tragique est d'abord marqué par les bâtons, mais il y a plus. Si on remplaçait chaque aveugle par un seul trait, on verrait que ceux de gauche sont encore verticaux, tandis que plus on va vers la droite, plus ils sont inclinés, et jusqu'à l'horizontale qui marque la fin de la chute ; il y a là une progression vers l'accident, une progression fatale. Nous pouvons aussi mesurer les distances qui séparent les têtes, toutes sur une ligne dont la courbe va s'accentuant, et nous voyons que ces distances vont en augmentant vers la droite, rappelant ainsi cette fameuse loi de l'accélération dans la chute des corps, qui nous apprend que ce n'est pas d'une allure régulière qu'on s'approche de la catastrophe, mais à une vitesse accrue de seconde en seconde.

Et voyez comme ce drame se joue non seulement en dehors de nous, impuissants, mais en dehors du paysage lui-même ! Les vaches continuent de brouter, ou de boire dans la plus paisible des rivières ; un gros bonhomme regarde tranquillement ses poules et l'église élève sa flèche, calme et sereine, parmi les grands arbres qu'aucun souffle n'agite, des arbres bien droits, bien stables. Quel saisissant contraste ! C'est la vie !

La vie en effet apparaît souvent aussi calme que ce paysage : l'école, les devoirs journaliers, les heures régulières. Elle développe devant nous ses belles images indifférentes, tandis qu'une diabolique accélération nous approche de possibles catastrophes. Privés du temps de s'arrêter, de contempler, de voir, au sens le plus profond du terme, nous sommes comme ces malheureux aveugles voués à la culbute fatale.

« Un aveugle peut-il conduire d'autres aveugles ? »

Mieux vaut être de ceux qui prennent le temps de voir, et même, comme on l'a fait pour ce tableau, d'apprendre à voir.

J. S.

Note sur l'élaboration du plan d'études de l'école primaire genevoise

En 1942, le Département de l'instruction publique introduisait, à titre expérimental, un projet de plan d'études pour les écoles primaires genevoises. Par rapport aux plans antérieurs, ce projet, qui devait conduire à l'élaboration d'un programme définitif quelques années plus tard, innovait sur plusieurs points :

a) La matière du programme était répartie pour chaque année en trois trimestres.

b) Une introduction méthodologique définissait pour chaque discipline l'esprit et la méthode selon lesquels l'enseignement devait être donné.

c) Les auteurs s'étaient efforcés de tenir compte du temps effectivement disponible pour les maîtres et les élèves.

Diverses circonstances, dont les répercussions scolaires du conflit mondial, retardèrent la revision envisagée, et ce n'est qu'en 1952 que le Département entreprit l'élaboration d'un plan d'études définitif (dans la mesure où cette épithète est applicable à un programme scolaire), en utilisant le projet de 1942 comme base de travail. L'objectif consistait donc à mettre au point un programme d'enseignement tenant compte des exigences du temps présent et des expériences et constatations faites depuis dix ans.

D'emblée, le principe fut posé d'une large collaboration du corps enseignant. Il est en effet indispensable, en matière de programme scolaire, de tenir compte de deux points de vue complémentaires : celui de l'autorité scolaire, qui a la vue d'ensemble et la responsabilité générale, et celui du corps enseignant, qui apporte la connaissance directe, concrète, vécue, des difficultés et des possibilités quotidiennes de l'enseignement.

Un questionnaire fut adressé à chaque instituteur, institutrice et maîtresse enfantine.

Une commission générale du plan d'études, présidée par le directeur de l'enseignement primaire, fut constituée, ainsi qu'une vingtaine de commissions — une pour chaque discipline et une pour chaque degré — présidée par les inspectrices et inspecteurs d'écoles. Des membres du corps enseignant, désignés par leurs associations professionnelles ou le Département, formaient la majorité de chacune de ces commissions.

Avant d'aborder la composition même du programme, la commission générale et la conférence des inspecteurs préparèrent une répartition hebdomadaire du temps disponible, tenant compte des exigences et des possibilités actuelles. Un effort fut accompli pour faire dans plusieurs degrés une place plus large à l'enseignement de la langue française d'une part, à celui du calcul d'autre part. Par ailleurs, la commission générale et la conférence des inspecteurs se posèrent la question formulée par Henri Bergson alors qu'il avait été appelé, en 1922, à présenter un exposé à ses collègues de l'Académie des sciences morales et politiques sur la réforme de l'enseignement : « Quel est notre objet ? Que voulons-nous obtenir ? Quel genre d'hommes voulons-nous former ? C'est la question essentielle à se poser en matière d'éducation. »

On chercha dans les textes réglementaires et légaux définissant les buts, la nature et le programme de l'enseignement, une réponse à cette question. La commission générale et la conférence des inspecteurs admirent à l'unanimité que ces textes conservaient toute leur valeur et que le plan d'études devait être conforme à ces directives.

Enfin, les diverses commissions furent invitées à tenir compte des enquêtes faites ces dernières années par le Laboratoire de pédagogie expérimentale et des résultats des épreuves générales de rentrée organisées pour le français et le calcul dans tous les degrés, en 1953 et en 1954. Avec la même préoccupation de mieux tenir compte des possibilités des enfants, une statistique des retards scolaires fut établie, afin de déterminer l'accueil réservé par l'ensemble des élèves à l'enseignement tel qu'il était prévu par le plan de 1942.

Les réponses au questionnaire furent dépouillées et des rapports établis, exprimant l'opinion générale du corps enseignant. Il en résultait qu'une refonte complète du projet de 1942 n'était pas demandée, mais que l'on souhaitait une mise au point et des ajustements.

Les commissions prévues pour chaque discipline ont alors commencé leur travail. Elles ont revu le texte des introductions méthodologiques et ont étudié ensuite les modifications à apporter à la répartition des matières du programme. Puis leurs rapports ont été examinés par la Conférence des inspecteurs d'une part, par les commissions désignées pour chaque degré d'autre part. Celles-ci avaient pour tâche de voir si, dans le cadre de chaque degré, les propositions faites pouvaient être harmonisées et constituer un programme satisfaisant pour la 1re année, puis pour la 2e, etc. Elles recoupaient donc, avec une optique horizontale, l'optique verticale qui était celle des commissions par discipline.

D'autre part, il paraissait opportun de prévoir un plan d'études non pas limité à l'école primaire, mais étendu à toute la scolarité obligatoire (6 à 15 ans). Le Département décida donc de faire dresser la liste des notions à enseigner dans ce cadre, puis de répartir ces notions entre les neuf années de la scolarité obligatoire, afin d'assurer mieux que par le passé le raccordement entre enseignement primaire et enseignement secondaire. Des commissions furent nommées également dans l'enseignement secondaire pour revoir le plan d'études des divers établissements de la section inférieure de cet ordre d'enseignement. Les présidents des commissions primaires et des commissions secondaires établirent ensemble la liste des notions de grammaire, d'orthographe, de géographie, etc., qu'il paraissait souhaitable de faire acquérir dans le temps de la scolarité obligatoire, puis ces notions furent réparties entre les neuf degrés de cette scolarité. Cette répartition fut alors soumise à l'appréciation d'une commission de raccordement comprenant des représentants de l'enseignement primaire et des représentants de l'enseignement secondaire et présidée par le chef du Département lui-même. Dans un certain nombre de cas, cette commission n'eut qu'à ratifier un accord déjà intervenu ; dans d'autres cas, elle dut trancher des divergences.

Enfin, une commission de présentation a revu les textes du point de vue rédactionnel de façon à donner à l'ensemble du plan la cohérence et l'unité souhaitables.

Le nouveau plan d'études vient d'être distribué au corps enseignant ; il est entré en vigueur dès la rentrée scolaire de septembre.

LE MONDE DES PETITS

FOURMI-SOLDAT

Cette semaine, nous avons parlé des fourmis. Quel sujet passionnant !

Voyez un peu : Les petits œufs blancs qu'il faut sans cesse transporter de haut en bas et de bas en haut de la fourmilière pour qu'ils demeurent à la température voulue ; les larves, les nymphes, emmaillotées, nourries, lavées, soignées comme des bébés par les nourrices ; les fourmis ailées et leur vol de mariage, que suit aussitôt la perte de leurs ailes ; les pucerons élevés dans de véritables étables et traits comme des vaches.

Et toutes les spécialisations régissant la vie si bien ordonnée de la communauté : les fourmis-fermières, les fourmis-charpentiers, les fourmis-nourrices, les fourmis-voirie, les fourmis-ménagères, les fourmis-soldats; chacune n'a qu'une unique occupation, qui l'absorbe totalement et qu'elle exécute à la perfection.

L'activité des fourmis-soldats a vivement intéressé les garçons. Les fillettes, par contre, les désapprouvent; car les fourmis-soldats ne savent que se battre ; elles sont incapables de s'occuper d'elles-mêmes et il faut qu'on les lave, les nourrisse et les soigne, tout comme si elles n'étaient que de faibles nymphes.

Oui, la vie des fourmis a été un sujet de choix ; il a frappé l'imagination des petits, qui en ont tiré eux-mêmes la leçon de morale qui s'en dégage.

A quelques jours de là, l'occasion m'est donnée de l'exploiter pour un cas précis.

Henri a 5 ans et demi. Petit, gringalet même, mais fort. Enfant unique, il est hâbleur, ergoteur et surtout batailleur ; et, malheureusement, bien peu travailleur. Il est à peu près le seul — sur trente — à n'avoir pas appris encore à nouer ses lacets, boutonner son manteau, manœuvrer la fermeture-éclair de sa veste de daim. Il ne fera vraisemblablement que de lents progrès dans ce domaine, car il trouve toujours une bonne âme pour lui rendre ce service, — éventuellement en employant un argument des plus frappants : le coup de pied.

Parfois, c'est la maîtresse qui cède, par nécessité. C'est ce qui se produit cette fois-ci. Henri s'approche de moi ; il me tend son pied et me montre son manteau : le lacet a un double nœud, mouillé par surcroît ; le manteau est neuf et les boutons manifestent quelque mauvaise volonté à sortir des boutonnières. J'ôte donc le manteau et m'agenouille pour dénouer le lacet. Et je dis : « Je sais comment nous allons t'appeler, Henri. Fourmi-soldat. C'est exactement ce que tu es. Tu te bats continuellement et tu te fais servir à longueur de journée. Il te faudrait vraiment un ou deux domestiques pour faire ton travail. »

Alors Henri, imperturbable, très supérieur, de répondre : « Vous savez, à Noël, j'aurai une petite sœur. J'attendrai qu'elle ait grandi un peu et je lui ferai faire toutes mes affaires ! »

Comme je connais Henri, je ne doute pas, s'il survient réellement une petite sœur, qu'elle devra très vite se mettre à son service. Et elle n'aura qu'à bien se tenir ! Pauvre petite sœur, — et pauvre Henri aussi !

A quoi pensez-vous, maman, papa, grand-maman-gâteau, grand-papa d'Henri, qui élevez votre fils comme un pacha ? Quel avenir lui préparez-vous ?

Si Henri est une fourmi-soldat, il n'en est pas responsable. Et l'école (qu'on accuse actuellement de tous les défauts d'éducation dont souffrent les enfants) pas davantage. Mais bien ceux qui ont dirigé ses toutes premières années et qui en ont fait un égoïste, un dictateur, un paresseux.

Pauvre petite sœur à venir, pauvre Henri et pauvres parents aussi, qui risquent bien de payer un jour très cher leur affection mal dirigée et leur manque de fermeté.

F. S.

En lisant journaux, livres et revues

De Michel Clerc, dans la « Gazette de Lausanne », une partie de l'interview accordée par le premier leader syndical des U.S.A.

L'AGE DU LOISIR

L'Amérique aborde maintenant « l'âge du loisir ». Autrefois, dans l'ère artisanale, l'homme, l'ouvrier trouvaient leur satisfaction et leur raison de vivre dans le travail et l'œuvre accomplie. Aujourd'hui, quand un ouvrier de la General Motors contemple une Cadillac, il n'a pas le sentiment de l'avoir construite ni même contribué si peu que ce soit à la construire ; elle ne lui appartient en aucune manière. Il y a près d'un quart de siècle que Charlie Chaplin s'est fait, dans les « Temps modernes », le poète de ce tragique désarroi. L'homme asservi par la machine, privé de son moyen d'expression le plus naturel, réduit aux tâches automatiques : tout cela est connu. L'usine est une corvée. On ne travaille pas pour son plaisir.

— Ce que nous voulons, dit Reuther, c'est tirer, sans plus attendre, les conséquences de l'automation. Notre problème n'est plus celui du chômage, du salaire ou de la faim, mais celui du loisir. Que feront trois jours sur sept, ou même quatre jours sur sept, les hommes que l'automatisme aura libérés ? Nous en sommes là.

Walter Reuther estime que la solution est dans le développement de la « culture populaire ». L'Amérique de demain, telle qu'il la décrit, serait peuplée de mélomanes, de peintres amateurs, de lecteurs, de Walt Whitman ou de Dostoïewsky. On verra reparaître, de plus en plus, le goût des travaux manuels, non pas à l'usine, mais à la maison. On se construira « son » bateau, « son » garage. La mode du « do it yourself » (« faites-le vous-même ») qui déjà gagne l'Amérique à l'échelle du bricolage deviendra, plus qu'un engouement, un mode de vie. Nous voyons bien ce que ce tableau a d'excessif, de trop rose pour être convaincant. Mais il y a dans tout cela un indéniable fond de vérité.

Autrefois, le système américain reposait sur l'espoir qu'avait chacun de se hisser un jour jusqu'aux sommets. Tout était possible. L'Amérique était, comme on dit, le pays des « opportunités ». Elle ne l'est plus. Il est malaisé, dans cette société désormais faite, de franchir les échelons, de passer par un acrobatique rétablissement la barrière qui sépare les employés des employeurs. Mais la grande nouveauté est que cette barrière a cessé d'être irritante, que l'hypothèse même du rétablissement acrobatique n'effleure plus l'esprit. L'ouvrier américain ne rêve plus de devenir le patron. Il rêve encore moins de bouleversements vio-

lents. Il est matériellement satisfait. Dès lors, à quoi rêve-t-il ?

Walter Reuther répond qu'il rêve d'élever son niveau de vie spirituelle. Ce n'est plus la conquête des places qui l'intéresse, mais la conquête du temps, du loisir nécessaire à cette élévation. Et c'est cela, selon le premier des leaders syndicaux, qui constitue le grand défi de notre époque.

M. C.

De Denis de Rougemont, dans son dernier ouvrage : « L'aventure de l'homme occidental » :

LE PROBLÈME DES LOISIRS

Nous sommes au seuil des temps où **la culture va devenir le sérieux de la vie.** (Elle l'a toujours été, mais **cela se verra.)** Jusqu'ici, c'était le travail qui occupait l'essentiel de nos jours, et dont dépendait notre sort : salaire, nourriture et logement. Si la technique, demain, — comme elle le peut — permet à la société d'assurer à très bas prix ces conditions élémentaires, le « temps vide » du loisir deviendra le vrai temps de nos existences quotidiennes. La question « Que faire de ma vie ? » ne sera plus réprimée par cette réponse, plusieurs fois millénaires : « La gagner ! ». Elle sera subitement mise à nu.

... Ce qui est certain, c'est que le progrès technique va faire un saut sans précédent, créant une situation où nos vrais vœux, nos vraies orientations, nos vraies options se manifesteront d'une manière transparente et seront suivis d'effets presque immédiats. Ce sont ces vœux et ces orientations que l'on peut essayer d'induire de notre état d'esprit actuel.

... Une expérience nous est donnée par les populations du cercle arctique (Suède, Norvège) condamnées au loisir pendant six mois d'hiver : elles se tournent vers la culture. Or il se trouve précisément que l'Occident a décuplé ou centuplé pendant ce siècle les instruments et moyens de culture. On y publie plus de livres que jamais et à vil prix ; les bibliothèques et les foyers de culture locaux se généralisent ; toute la peinture mondiale peut venir sur nos murs sous forme de reproductions « à s'y méprendre » ; toute la musique nous vient à la maison par la radio et par le disque ; les conférences, causeries et discussions publiques se tiennent par dizaines de milliers dans nos pays démocratiques ; et l'instruction publique est heureusement doublée par des centaines d'ouvrages de vulgarisation qui permettent aux Occidentaux, pour la première fois dans l'histoire, de prendre une vue d'ensemble de leur propre aventure : sentiment de l'histoire, découverte du monde ; sciences et techniques, politique, religions. C'est dire que nous multiplions déjà — comme en vue de lendemains **qui auront le temps de chanter** — les occasions de mieux comprendre nos vies comme aussi de mécomprendre les chefs-d'œuvre.

De René Bovey, dans « L'Echo », revue éditée par le Secrétariat pour les Suisses à l'étranger :

LE SUISSE DEVANT LA VIE DU MONDE

Le sentiment qui vous saisit au retour en Suisse est toujours celui, irraisonnable mais irrésistible, d'une légère irritation. Je l'ai ressenti à plusieurs reprises ; en 1945, au retour de l'Allemagne qui s'effondrait sous les derniers coups des Alliés, et de Vienne qui venait d'être prise par les Russes ; en rentrant d'Algérie, en 1955 et en 1956, et maintenant, retour de Hongrie.

Le sens d'une réaction

Certes, la population suisse a vivement réagi aux événements de Hongrie ; elle a été secouée et s'est brusquement rendu compte que sa douce quiétude pourrait aussi être menacée et balayée un jour. Cette réaction semble-t-il fut d'abord d'ordre sentimental et d'autant plus vive que l'esprit des Suisses s'était endormi et leur vigilance relâchée. La prospérité économique ne présente pas que des bienfaits, elle peut même être dangereuse à la longue pour la santé de l'esprit civique, et, par conséquent, pour celle de l'Etat. Elle engendre une certaine paresse intellectuelle et des habitudes de confort prolongé émoussent l'imagination.

Il va sans dire qu'il n'est pas question de condamner la dite prospérité ni de souhaiter sa disparition. On voudrait simplement attirer l'attention de tout un chacun sur le fait que la règle de vie des Suisses n'est pas celle de tout le monde et que la vérité helvétique n'est qu'une vérité parmi les autres. Ne serait-il pas bon que, toujours et partout, on fasse l'effort d'essayer de comprendre la vérité des autres (sans nécessairement l'approuver ni l'adopter) ? Tout au moins, faudrait-il rester toujours conscient du fait que cette autre vérité existe, qu'elle régit la destinée de millions d'individus et pourrait influencer la nôtre. Il s'agit donc de la connaître, même et surtout si elle nous paraît ennemie et contraire à notre génie, à nos goûts et à nos intérêts : on combat mieux un ennemi que l'on mesure.

Complexe de supériorité

Rien n'est plus agaçant que le complexe de supériorité qui habite tant de Suisses. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des risibles querelles de clocher qui divisent de temps à autre Welches et Suisses allemands. Et pourtant, ces querelles mêmes ne seraient-elles pas l'image en réduction de l'attitude trop généralement adoptée par trop de Suisses en face de tout ce qui leur est, de quelque façon, étranger ? Au lieu de chercher à comprendre le partenaire, on le condamne d'emblée sans rémission. La remarque est valable autant pour les Suisses romands que pour nos amis et compatriotes d'outre-Sarine. Ce complexe de supériorité, véritable tare nationale, est dangereux. Nous vivons dans un monde en pleine transformation. Les découvertes récentes dans les domaines de la technique et de la science, non seulement modifient et bouleversent nos conditions de vie matérielle, mais transforment les données de la vie politique. Les règles fondamentales de notre vie politique interne restent presque inchangées, mais la position de la Suisse dans le monde se transforme et s'amenuise. Il semble, heureusement, que nos autorités en aient conscience et agissent avec souplesse et imagination pour que notre pays s'adapte constamment à des situations nouvelles. L'industrie, le commerce, l'économie en général en font autant. Est-il sûr que chaque Suisse en fasse autant ou qu'il ait même seulement une vague idée de l'impérieuse nécessité d'un effort constant d'adaptation et de compréhension de ce monde mouvant où il faut bien vivre ?

Des qualités émoussées...

Manque d'imagination, paresse intellectuelle, engourdissement des facultés d'enthousiasme, disparition de la curiosité, voilà quelques fruits de ce que les économistes nomment comiquement la « haute conjoncture ». Pourquoi se mettre martel en tête, affronter le hasard et l'insécurité, courir le monde quand, au sortir de l'école, on trouve immédiatement une « situation », avec

une motocyclette ou une auto à la clé, et, dans une perspective plus lointaine, les bienfaits, réels, d'une assurance-vieillesse et d'une retraite ? Dès lors, pourquoi prendre des risques ? Et puis, de toute façon, « y en a point comme nous » ! Alors, pourquoi se donner du tracas ?

Des remèdes ?

Les voyages, dit-on, forment la jeunesse. De nos jours, on ne voyage plus, mais on se déplace d'autant plus rapidement et d'autant plus loin, en emportant avec soi sa cargaison personnelle de préjugés et d'idées arrêtées au lieu de se présenter l'œil et l'esprit ouverts dans des contrées nouvelles. On juge la cuisine des autres au lieu de la goûter. On regarde les méthodes d'autrui non pour en pénétrer les raisons, mais pour en tirer le plus vite possible un profit.

Naguère, il était d'usage que chacun fasse son « tour de France » et nul compagnon ne devenait « maître » avant de l'avoir accompli. Il faudrait rétablir cette coutume, et même l'imposer. Le marché du travail peut actuellement absorber toute la main-d'œuvre disponible et le départ pour les terres lointaines n'est plus une nécessité absolue comme au temps des soldats mercenaires. Tout cela est fort heureux et les petits des Suisses n'ont plus à quitter les jupons de leur mère.

Ce bonheur idyllique et familial n'est pas sans ombres. Il restreint le champ de vision de notre jeunesse, au détriment, en définitive, des intérêts permanents et lointains du pays.

La « haute conjoncture » met en circulation des sommes énormes, et les caisses publiques en bénéficient. Pourquoi ne pas puiser un peu dans ces caisses pour expédier au loin et pour un temps limité des maîtres d'école, des professeurs, des étudiants, des artisans ? On procède déjà de cette manière, mais dans une mesure, à nos yeux, trop limitée. Personne ne se ruinerait à ce jeu, ni surtout la communauté et l'Etat.

Réaction nécessaire

Il faut en effet réagir sans tarder contre l'engourdissement lent mais sûr du bon peuple d'Helvétie. Mais il y a beau longtemps qu'il n'est plus peuple des bergers. Qu'il prenne garde à ne pas devenir peuple de moutons bêlant dans de trop gras pâturages, donc proie tentante pour de nombreux carnassiers.

Helvétie, secoue ta torpeur et ne te prosterne plus devant le veau d'or. Il te bouche la vue, te cache la réalité. Tout le monde ne te veux pas du bien ni ne t'admire, comme tu le crois dans ton envoûtante et confortable paresse d'esprit. La défense de tes trésors naturels ou acquis vaut un effort d'imagination et un réveil de ton esprit d'entreprise, de tes vertus civiques que tu chantes le 1er août mais que tu ne fais rien pour entretenir vivantes et agissantes. Il y a d'autres vérités que la « super de luxe » et la carrosserie spéciale. Hâte-toi d'en reprendre conscience.

René Bovey.

Les devoirs à domicile

Le POINT DE VUE DE L'ÉCOLE

Les maîtres qui ont l'excellente habitude de réunir les parents de leurs élèves une ou deux fois par année introduisent une discussion par un bref exposé. Nous pensons leur être utile en reproduisant dans notre journal l'article de M. G. Panchaud, directeur de l'Ecole secondaire du Belvédère à Lausanne, paru dans « Coopération ».

Comme tous les parents, j'éprouve de temps à autre un mouvement d'humeur en voyant mes enfants aux prises avec leurs devoirs alors que toute la famille aspire à ne plus rien faire. De là à maudire les maîtres qui ont donné ces devoirs et l'école qui maintient un système aussi désuet, il n'y a qu'un pas que l'on franchit de plus en plus volontiers.

Les causes de cette impopularité grandissante des devoirs à domicile s'expliquent aisément. Les parents, surtout les mères, sont beaucoup plus occupés qu'autrefois. Des élèves toujours plus nombreux ne trouvent personne à la maison à leur retour de l'école.

Les enfants eux-mêmes sont beaucoup plus sollicités par des multiples activités qui, si elles ne sont pas inutiles, ne sont pas toujours indispensables et surtout se répètent trop fréquemment. Il est paradoxal de constater que, dans le même temps où l'on condamne les devoirs à domicile, on est obligé de prendre des mesures pour limiter la présence des enfants au cinéma dans les bars à café, à des soirées d'adultes, voire à des lotos.

Notre siècle est celui du confort, les inventions techniques habituent l'homme à renoncer aux efforts qu'il juge inutiles parce qu'ennuyeux. Ne pourrait-il pas en être de même à l'école, se demande-t-on ? Quand donc trouvera-t-on le « remonte-pente » scolaire mécanique ?

Ajoutez encore la facilité avec laquelle nous nous apitoyons sur le sort de nos enfants en vertu d'idées éducatives mal comprises et nous aurons énuméré la plupart des raisons de l'opposition aux devoirs scolaires.

Les devoirs sont-il vraiment nécessaires ?

L'école ne ferme pas les yeux sur ce problème. L'un des buts de la réforme vaudoise de l'enseignement secondaire en cours est précisément de faciliter et de diminuer le travail à la maison par un travail plus efficace en classe, et cela par un programme mieux adapté aux possibilités de l'enfant et par des méthodes propres à susciter son intérêt.

On admettra cependant que, même en pratiquant les méthodes les plus actives avec les maîtres les plus habiles, tous les enfants d'une classe ne participent pas à la leçon avec la même intensité et n'en retirent pas le même fruit, soit parce que leur intérêt pour la discipline étudiée est inégal, soit parce que le pouvoir de compréhension et d'assimilation varie assez considérablement d'un enfant à l'autre, soit encore parce que l'attention n'a pas été la même chez tous les membres de la classe.

La leçon collective doit donc se prolonger dans le travail personnel. Il faut que chaque enfant apprenne le vocabulaire de la leçon, exerce telle règle de grammaire, étudiée en classe, fasse seul un problème analogue à ceux résolus en commun, prépare une traduction, répète un chapitre d'histoire, de sciences ou de géo-

graphie. Ce travail est un complément indispensable de celui fait en classe. L'école n'a jamais prétendu qu'aux heures de leçons se bornait le travail scolaire de l'enfant. Les devoirs à domicile ne sont pas une façon arbitraire d'imposer des « heures supplémentaires ».

A ce propos, je crois que l'on a tort de vouloir appliquer aux enfants les idées modernes sur la durée du travail des adultes. On n'oubliera pas que l'année scolaire est entrecoupée d'importantes périodes de vacances, que la semaine comporte deux ou trois après-midi de congé et qu'à l'école même, l'enfant jouit de moments de détente beaucoup plus nombreux que les parents se l'imaginent.

On observera encore que dans bien des professions, celles qui requièrent en général des études secondaires, ceux qui les exercent ne mesurent pas leur temps de travail et doivent bien souvent faire des « devoirs » à la maison. Qu'on pense aussi au succès des universités populaires, des cours de maîtrise professionnelle et de bien d'autres activités poursuivies en dehors des heures d'usine ou de bureau, et l'on constatera que cette habitude du travail personnel donnée aux générations précédentes porte des fruits. Pour cette seule raison, il serait fâcheux de supprimer les devoirs scolaires à domicile.

Ceux-ci, en effet, ne sont pas seulement un complément indispensable du travail à l'école, mais ils ont leur valeur éducative propre. C'est par ce moyen-là que l'enfant s'initie au travail personnel, qu'il apprend à se discipliner en s'obligeant à se pencher sur des matières qu'il n'aime peut-être pas ou qu'il trouve difficiles ; s'il arrive à surmonter ces obstacles, il se sera vaincu lui-même. Il est en effet plus facile de travailler en classe, entraîné par le maître ou les camarades, que seul à sa table à la maison.

Cet apprentissage ne se fait pas en quelques semaines. L'enfant a besoin d'être aidé, encouragé par sa famille. Vers 14 ans, 15 ans, il sait organiser son travail et se tire d'affaire tout seul, mais dans les premières années, il faut le suivre de plus près. Et cela ne signifie pas que son père ou sa mère doivent nécessairement savoir le latin, les mathématiques ou l'allemand pour lui être utiles. C'est une erreur de croire que les enfants des milieux intellectuels ont plus de facilité à préparer les devoirs que ceux dont les parents n'ont pas fait d'études secondaires. N'importe qui peut faire réciter à son enfant sa leçon, veiller à ce qu'il se mette à son travail et ne néglige aucun des devoirs donnés.

C'est d'ailleurs dans ces moments de collaboration que les parents apprennent le mieux à connaître leur enfant, son caractère, ses possibilités intellectuelles. Tout n'est donc pas perdu dans ces heures qui demandent tant d'efforts et de patience de part et d'autre.

Qu'arriverait-il si l'on supprimait les devoirs à domicile ?

Certes, au premier abord, chacun pousserait un soupir de soulagement, mais les inconvénients apparaîtraient bien vite. Il faudrait augmenter les heures de classe d'autant plus fortement que le travail collectif est plus lent que le travail individuel, même avec les méthodes les plus nouvelles. La suppression du travail à la maison aurait, d'autre part, pour résultat de favoriser à l'extrême les élèves les mieux doués, ceux pour qui une seule explication suffit, ceux qui à la fin de l'heure savent déjà la matière présentée dans la leçon. Les devoirs à domicile apparaissent comme une inégalité, les uns y consacrant plus ou moins de temps et travaillant dans des conditions meilleures ou pires que les autres. En fait, sans cette possibilité de travail personnel, l'enfant lent à comprendre et à mémoriser, ou distrait en classe, ne pourrait plus suivre au train des élèves bien doués. C'est pourquoi les devoirs ont une si grande importance sur les résultats scolaires. Le travail à la maison rétablit un certain équilibre entre les aptitudes inégales des élèves.

Il m'est arrivé bien souvent d'entendre des parents protester contre la suppression des devoirs d'arithmétique dans les petites classes, décision prise dans notre école il y a quelques années. Les élèves faibles ont en effet beaucoup de peine à reprendre pied quand ils n'ont pas la possibilité de s'exercer à la maison.

Un directeur d'école reçoit d'ailleurs des avis tellement contradictoires sur la surcharge ou l'insuffisance des devoirs à domicile qu'il comprend bien vite que toute généralisation à ce sujet est impossible. Et pourtant...

Le régime des devoirs peut-il être amélioré ?

Lorsque des parents se plaignent que leur enfant est surchargé de devoirs, il y a lieu de rechercher l'une ou l'autre des causes suivantes :

a) Il y a effectivement trop de devoirs, soit parce qu'ils sont mal répartis dans la semaine, soit parce que le maître ne se rend pas assez compte du temps qu'ils prennent, soit parce que le maître veut faire travailler davantage une classe en retard pour une raison ou une autre.

b) L'enfant ne travaille pas à la maison dans des conditions favorables, soit parce qu'il est seul au moment où il rentre, soit parce qu'il est dérangé par le reste de la famille, la radio, etc., soit parce qu'il n'arrive pas à se concentrer sur son travail, passe des heures devant ses livres mais en définitive ne fait rien, soit parce qu'il — et surtout elle — est hyperconsciencieux.

c) L'enfant suit un programme qui dépasse ses capacités. N'ayant pas compris en classe, il faut tout lui expliquer à nouveau à la maison. Ayant une pauvre mémoire, il n'a rien retenu à l'école. N'ayant aucun intérêt réel pour ses études, il ne prend aucun plaisir dans son travail et a d'autant plus de peine à le faire. Etant lent, il mettra deux fois plus de temps simplement à écrire dans son cahier.

Que peut-on faire dans ces différents cas ?

Dans le premier, les parents feront bien d'avertir le maître, qui peut mieux équilibrer les devoirs au cours de la semaine, prendre conscience de cette surcharge.

Ce qui doit absolument disparaître, ce sont les devoirs inutiles, donnés par simple habitude à la fin de la leçon. Si c'est bien dans ce sens que nous orientons les maîtres, cela ne signifie pas que les parents soient toujours en mesure de juger de l'utilité du travail demandé.

Le deuxième cas pose des problèmes difficiles à résoudre. S'il est relativement facile aux parents de mettre une sourdine à leur poste de radio, il leur est souvent impossible d'être à la disposition de leurs enfants à l'heure des devoirs. De plus en plus nombreux sont les enfants qui viennent en classe la clef de l'appartement pendue à leur cou.

C'est là l'élément vraiment nouveau et digne de considération du problème. Il faudrait des études surveillées à l'école. Mais où trouver des surveillants capables ? Car il faut éviter le système désastreux du « pion » qui suscite plus de chahut que de travail sérieux. Or, nous manquons terriblement de maîtres à l'heure actuelle. Et à qui seraient destinées ces études ? Aux enfants seulement dont père et mère doivent gagner leur vie ou aussi à tous ceux dont les parents

voudraient s'épargner ce qu'ils considèrent comme la corvée des devoirs ?

Une solution devra être trouvée, en tous cas, pour les enfants qui ne peuvent se préparer dans des conditions normales.

Restent les élèves qui se trouvent dans la dernière catégorie et qui constituent les cas les plus nombreux. Ceux qui suscitent les plus grandes indignations, car on parle plus volontiers de la tyrannie de l'école que du manque de capacité de son enfant.

On réclame l'accès de tous aux divers degrés de l'enseignement, et ce n'est que justice. Mais cela suppose que chacun suive les études dont il est capable, et l'on ne peut réclamer que les exigences des différents types d'enseignement s'abaissent au niveau des plus faibles. Que ceux qui veulent absolument se maintenir là où ils n'ont pas leur place en supportent les conséquences. Il est inévitable qu'ils auront plus à faire que leurs camarades, qu'ils auront quelquefois trop à faire.

Une organisation scolaire bien comprise ne doit pas être uniquement fonction des élèves faibles, elle a le devoir de s'occuper aussi des élèves bien doués. Il y en a qui apprennent facilement, qui ont du plaisir à travailler. Ceux-là ont le droit de recevoir la nourriture dont ils ont besoin, et qu'on ne les fasse pas piétiner trop longtemps. Ce n'est pas pour eux seulement, mais c'est dans l'intérêt de la communauté nationale tout entière.

Une dernière remarque. Pourquoi fait-on grief à l'école de vouloir faire travailler les élèves et d'obtenir le meilleur rendement d'eux ? Les maîtres ne sont pas des employeurs qui vivent de la sueur de leurs employés. Il serait tellement plus facile de supprimer les devoirs, travaux écrits, bulletins scolaires. Le maître donnerait sa leçon, aux élèves de se débrouiller. Il y en a qui sont comme ça. Ceux-là n'ont pas d'histoire... Les parents, pendant quelque temps, se félicitent que leur enfant ait enfin un maître compréhensif, et puis, à la longue, ils s'aperçoivent que les progrès sont nuls.

Je pense qu'au lieu de nous prendre pour des « bourreaux d'enfants », on devrait quelquefois aussi se féliciter de trouver dans nos écoles des gens consciencieux qui ne choisissent pas la solution de facilité.

L'école a une lourde responsabilité. Elle croit encore que l'économie suisse est fonction de la qualité du travail de notre peuple. Elle vit encore sur cette idée que ce qui nous a permis de faire notre place au soleil, c'est le sens de l'effort et le fait que nous travaillons plus que les autres peuples. A-t-elle tort ?

Georges Panchaud.

EDUCATEUR A LA DÉCOUVERTE...

DE LA TÉLÉVISION AUX U.S.A. (suite)

Un programme à tendance éducative dont nous avons vu plusieurs émissions porte ce titre parlant : « The Father knows the best. » On y voit une famille en face de difficultés petites et grandes : le père trouve toujours une solution inattendue, amusante, sympathique. La jeunesse qui regarde ces scènes est bien préparée à recevoir un conseil de ce père modèle qui sait tout ; l'émission touche à sa fin ; on montre encore une fois le visage souriant de cet excellent auteur et acteur, et on proclame en même temps : « Le Père sait ce qu'il y a de mieux : fumez la cigarette Z ! » Que voilà un conseil bien mal venu au moment où médecins et hyniénistes s'efforcent de démontrer les dangers d'un tabagisme excessif !

Nous pourrions multiplier les exemples...

Au moment où l'on cherche à répandre chez nous cette invention certainement capable d'avoir une action positive, il importe de tout faire pour éviter les défauts observés outre-Atlantique.

Prenons le cas du sport ; nous en sommes de chauds partisans : on n'en fera jamais assez dans notre époque où l'homme vit trop sédentaire dans son usine ou son bureau, dans cette ère de la machine où l'on n'a plus à accomplir les gestes du bâtisseur, du bûcheron, du faucheur, où l'on ne connaît plus « le geste auguste du semeur » ! Que l'on fasse toujours plus de marche, d'alpinisme, de vélo, de tennis, de basket ou de football, mais qu'on en fasse, qu'on ne se satisfasse pas à regarder sur un écran quelques professionnels qui s'évertuent devant des dizaines de milliers de spectateurs (nous avons vu le stade de Los Angeles : 110 000 places... vingt-deux sportifs !)

Eh bien, une émission régulière de la TV porte fièrement comme titre : « Le sport dans un fauteuil » ! et l'image nous conseille de nous caler dans un « armchair » dûment rembourré pour assister à des matches et interviews de... sportifs !

Ainsi comprise, la télévision apprend aux gens à « regarder vivre » et leur désapprend à « vivre ». Jugez plutôt : ce couple d'amoureux que nous avons vu : ils n'ont pas quitté des yeux l'écran où des « stars » se baisaient longuement et grotesquement « à l'américaine »... mais, de toute la soirée, ils n'ont pas eu un regard l'un pour l'autre !

... DES ROCHEUSES

Les Rocheuses canadiennes méritent au moins une mention... longues chaînes, larges vallées tapissées jusqu'au fond par la forêt serrée (sauf quand le feu en a dévasté des centaines de kilomètres...).

Quelques rares centres touristiques, aux hôtels et aux « motels » hors de prix ; plus abordables, des groupes de « cabins » ultra-simples que les touristes louent pour une nuit et où ils peuvent popoter.

Souvent ces « cabins » sont en pleines régions sauvages, et il nous est arrivé, en ouvrant les volets du côté de la forêt, de déranger un ours dans sa sieste à l'ombre de la maisonnette... On rencontre beaucoup d'animaux et pas mal d'Indiens ; ces derniers, vêtus comme tout le monde, roulent auto... et des Blancs soignent leurs chevaux — dont ils ne savent plus que faire — entre deux fêtes folkloriques où les fils abâtardis des Grands Chefs « Pieds noirs » paraîtront affublés de pantalons de cuir frangés et de coiffures empennées !

La plupart des touristes sont américains (c'est-à-dire des USA). La question invariable, quand ils apprennent que nous sommes suisses : « Les Alpes sont-elles aussi belles que les Rocheuses ? »

Une déception : on voit de séduisantes montagnes, des glaciers haut perchés et tout aussi attirants... mais presque personne n'a le temps de faire une ascension : on se contente de voir la montagne « depuis le bas » comme nous disons en bon vaudois.

Enfin, nous montons plus haut, enfin nous arrivons à un immense glacier... Vous êtes invité à le parcourir... en auto-chenilles qui passent par-dessus les crevasses sans même que la plupart des touristes s'en aperçoivent... Mais, rentrés dans leurs « Etats » respectifs, ces derniers raconteront qu'ils ont « fait » un glacier dans les Rocheuses !

Ce qui nous émeut davantage, c'est de savoir que ce ruisseau qui « sort des neiges goutte à goutte » deviendra l'Athabasca, affluent du Mackensie, et ira se jeter dans la Mer glaciale arctique, tandis que le Kickinghorse River, qu'on voyait hier, file dans le Fraser et par lui au Pacifique, tandis que l'eau qu'on voyait les jours précédents partait à la Saskatchevan ou au Saint-Laurent, ou même à un affluent du Missouri... tous des cours de quatre, cinq ou six mille kilomètres !

... DU PACIFIQUE

Vancouver, campement d'Indiens il n'y a que trois quarts de siècle, aujourd'hui immense ville à gratte-ciel.

Curieuse impression : ce navire qui part arbore le pavillon japonais ! On réalise que Yokohama est à Vancouver ce qu'Evian est à Ouchy : le « pays voisin » !

Et maintenant, on roule le long du Pacifique, en direction de San Francisco. Près de Seattle, première grande ville des « Etats », on longe, sur plusieurs kilomètres, aérodromes militaire et civil ; dans tout le Nord du Canada et sur les côtes de l'Océan, quel déploiement de forces aériennes ! quelle multiplicité de postes de radar : depuis Hiroshima et Nagasaki, on sent que la grande terreur c'est l'attaque aérienne atomique !

... DE LA CALIFORNIE

Que dire de la Californie ? Nous y passons la fin d'octobre et le début de novembre : tout est en fleurs dans les jardins qu'on arrose ; l'eau du Pacifique invite au bain sur des plages édéniques qu'elle sème de coquillages et de méduses ; des pélicans inlassables pêchent et, débonnaires, abandonnent la plus grande partie de leurs prises aux goélands, mendiants tapageurs... Les forêts de séquoias y font penser à l'éternité comme les distances y évoquent l'infini...

La contrée de San Francisco dresse devant nous le fantôme de notre compatriote, le colonel Sutter, qui y a introduit la culture de la vigne et de maints arbres fruitiers avant d'être ruiné... par la découverte de l'or sur ses terres : la « ruée » saccagea toute la « Nouvelle Helvétie ».

A propos d'arboriculture, fort étonnement : nous nous imaginions la Californie comme un immense verger... Or, elle est faite de collines arides ; seules, par-ci par-là, des vallées plantureuses grâce à l'irrigation ; mais, alors, sur des kilomètres, on trouvera seulement des pêchers ou seulement des poiriers, ou seulement des artichauts ou des choux-fleurs : la monoculture est reine et contribue à appauvrir rapidement les sols.

... DE L'HOSPITALITÉ AMÉRICAINE

On peut se demander comment des Suisses de condition très modestes purent se payer un séjour de près d'un mois en Californie, région réputée des plus chères du monde... Membres de l'Union internationale des Amis de la nature, nous avions écrit au comité de la section de San Francisco pour obtenir des renseignements ; ledit comité vint « in corpore » nous recevoir à la station du bus et se démena pour nous trouver une chambre à prix abordable pour les quelques jours que nous voulions passer dans la blanche cité californienne (au dixième étage d'un hôtel ... heureusement que ce ne fut pas lors du tremblement de terre !). Puis on nous autorisa à vivre dans le « chalet » de cette section, à quelque vingt kilomètres de la ville : chambre, utilisation de la cuisine, bois, couverture, etc., pour 1 fr. 70 suisse par personne et par nuit ! Mais ce n'est pas tout : presque chaque jour, l'un ou l'autre membre du club venait nous prendre avec sa voiture pour une excursion dans les nombreuses régions intéressantes du pays (forêts de séquoias, plages de la « Baie » ou du Pacifique, quartiers chinois ou « noirs » de San Francisco, musées, jardins botaniques et zoologiques, collections égyptiennes des Rosicruciens de San José, établissement d'ostréiculture, Mont Talmapaïs (Belle-au-Bois-Dormant des Indiens de là-bas), etc.

... D'UN PAYS AUX DÉBUTS DIFFICILES

Presque tous les membres des « Amis de la Nature » san franciscains sont des émigrés allemands, autrichiens ou suisses ; tous ont eu des débuts extrêmement difficiles. Par exemple, cet excellent ingénieur, d'origine allemande, qui croyait pouvoir exercer son art, a dû faire tous les travaux, balayer même les rues, pour gagner le pain de sa famille... Actuellement, il occupe une très bonne place dans une fabrique de conserves ; nous avons vu chez lui son matériel d'ingénieur : de temps en temps, pour le plaisir, il dessine une épure.. .

Ce jeune docteur ès sciences d'une de nos universités suisses a été chargé d'une tâche de recherches pour l'armée américaine ; il a cru que « c'était arrivé », il a fait venir à grands frais sa famille et même ses meubles... Ce travail terminé, l'administration lui en a promis un autre ; mais la bureaucratie, là-bas aussi, va lentement : les mois, les années passaient, il fallait vivre ; la jeune maman, très habile de ses doigts, s'est mise à confectionner des petits animaux-fétiches pour les automobilistes... Le docteur chimiste les bourre de sciure...

Nous pourrions multiplier les exemples ; mais ce qu'il faut dire aussi, c'est qu'après ces débuts difficiles tous ont trouvé le moyen de gagner honorablement leur vie.

Tous travaillent activement pour que leurs enfants n'aient pas la vie si dure et puissent faire des études. Cette nouvelle génération montrera-t-elle la même énergie ? On peut en douter : quand la section organise des excursions à pied ou même de petites ascensions, seuls les « vieux » sont là, les jeunes jugent que c'est trop pénible !

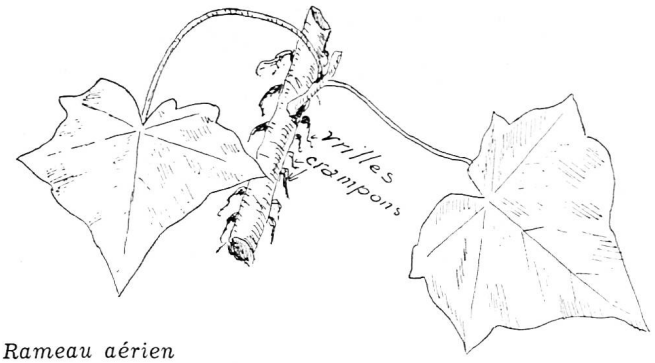
... DE LA DÉCHÉANCE DU RAIL

Entre San Francisco (4 millions d'habitants avec les faubourgs) et l'agglomération de Los Angeles (qui en compte 5 millions), un seul train de voyageurs par jour dans chaque direction ; train confortable, et cependant à moitié vide : la route a vaincu le rail, sauf cependant pour le transport en gros des marchandises.

Cette victoire de l'auto a des conséquences néfastes à bien des points de vue : embouteillages, malgré la construction de routes où les voitures peuvent passer à huit ou même dix de front, malgré les « feuilles de trèfle » qui permettent de supprimer les carrefours, les routes passant les unes sous les autres (jusqu'à quatre étages de chaussées !) ; difficulté de parquer, ce qui exige parfois de longues recherches et, en définitive, de longues marches qui annulent le bénéfice de temps ; mais surtout, pollution de l'air : à Los Angeles, on brûle chaque jour plus de 10 millions de litres d'essence. Dans cet air qui stagne et qui est saturé de l'humidité de l'Océan, les gaz brûlés s'incorporent aux gouttelettes du brouillard et vous enflamment les yeux, vous irritent la gorge et vous encrassent les poumons ! Vive l'air de nos montagnes !

Dans un prochain article, nous espérons vous transporter jusqu'aux universités de l'Ohio et de l'Indiana, après avoir traversé le grand désert du Colorado.

A. Card.



Rameau aérien

Le lierre

Le nom : Du latin « hedera » : je me cramponne. On a écrit d'abord hierre, et en y joignant l'article le : l'hierre ; puis insensiblement, lierre. Avec un nouvel article, on a fini par dire, le lierre. Autrefois, on a aussi écrit le liarre.

Lieu : Toute l'Europe.

Port : Arbrisseau aux tiges sarmenteuses et rampantes qui grimpent aux arbres et aux murailles par des vrilles rameuses qui s'insinuent profondément ou s'agrippent fortement : écorce ridée, bois dur et blanc.

Feuilles : Persistent toute l'année, pétiolées, larges, fermes, luisantes, lobées au bas des rameaux ou triangulaires, ovales aux extrémités des branches.

Racine : Ligneuse, horizontale.

Fleurs : Epanouies en septembre ; assemblées en manière d'ombelle, composées de cinq pétales jaunâtres, ouverts, courbés à leur sommet ; calice très petit à cinq dentelures ; cinq étamines entourent un style court et obtus.

Fruit : Baie ronde à une seule loge, renfermant cinq semences arrondies d'un côté et anguleuses de l'autre ; maturité : mai.

OBSERVATIONS

Par des questions, faire trouver aux enfants :

— Les habitats divers de la plante.

— La forme des feuilles, leur disposition, leur texture.

— Le nombre, la couleur, la disposition des parties de la fleur.

— La longueur des sarments, la force avec laquelle ils sont agrippés, leurs vrilles.

— La forme, la couleur du fruit, le nombre des graines, leur consistance.

— La beauté, le charme d'un tapis de lierre, d'un arbre envahi, d'une muraille tapissée de ce feuillage.

— Les insectes qui visitent les fleurs, les oiseaux qui s'y cachent, qui y bâtissent leur nid.

— Si la vigueur des arbres envahis par le lierre est diminuée. Si oui, pourquoi ? (Le lierre n'est pas un parasite, mais il étouffe petit à petit ses supports.)

Dessiner un rameau de lierre.

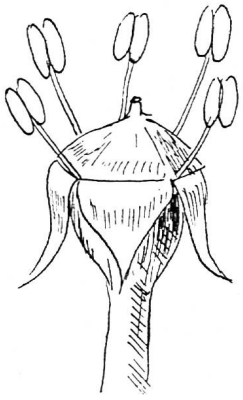
Orner diverses surfaces avec les feuilles et les ombelles garnies de leurs baies.

Modeler un rameau de feuilles.

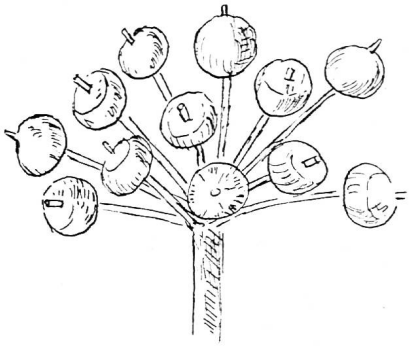
Ajouter au bouquet de fleurs posé sur le pupitre quelques larges feuilles ou quelques fines tiges.

Le lierre diffère de la plupart des végétaux de chez nous par ses feuilles qui persistent toute l'année et par le fait que ses fleurs s'épanouissent l'automne, les graines ne sont mûres qu'au mois de mai de l'année suivante.

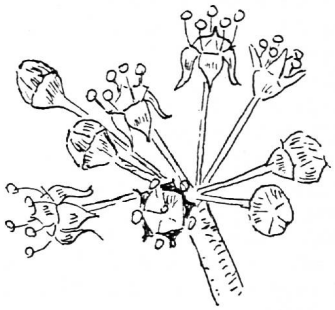
Le lierre fait partie de la flore ornementale ; il est le symbole de l'amour constant : Je meurs où je m'attache. Et il couronne Bacchus. *R. Gaillard.*



5 étamines
1 pistil



Baies à une loge



Fleurs en boutons
et épanouies

« MILCOP »

le duplicateur sans concurrence, le meilleur marché, le plus génial, le plus vendu dans le monde ! Le corps enseignant l'a adopté rapidement... et pour cause !

CAFÉ ROMAND St-François

Les bons crus au tonneau
Mets de brasserie

L. Péclat

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉCOLES PRIVÉES

Du 6 au 10 novembre 1957 aura lieu à Rome le premier congrès international des écoles privées européennes, auquel participent des organisations pédagogiques de dix pays, parmi lesquels figure aussi la Suisse.

Le but du congrès est la protection des tâches spirituelles de l'école et la constitution d'une Fédération et d'un Centre européen de l'école libre et privée.

Pour les inscriptions, les programmes et autres renseignements, on peut s'adresser au secrétariat général du congrès, lycée Torricelli, via Serchio 8, Roma.

CHRONIQUE DES REVUES

Le Courrier du Centre international de l'Enfance (Paris, Château de Longchamp, Bois de Boulogne) est une revue en français et en anglais paraissant dix fois par an. Elle s'intéresse à tous les problèmes touchant l'enfance. Faisant une large part aux questions médicales et de ce fait indispensable aux médecins, elle est destinée cependant à tous les éducateurs et à tous ceux qui désirent être tenus au courant des idées émises dans le monde entier sur l'enfance. Une bibliographie analytique divisée en deux sections (une médicale, une sociale, psychologique et pédagogique), apporte de riches informations sur les publications les plus récentes et sur le contenu des périodiques reçus par le Centre. Des chroniques rendent compte de l'activité, non seulement du Contre international de l'Enfance, mais aussi de diverses organisations internationales comme l'Organisation mondiale de la Santé dont le siège est à Genève. Les articles de fonds traitent de problèmes déterminés comme les colonies de vacances pour diabétiques, la lutte contre la poliomyélite, le développement des services d'hygiène scolaire dans les régions sous-développées. Un numéro spécial (mai 1954) a été consacré aux belles recherches entreprises par le Centre sur le cinéma pour enfants et qui avaient donné lieu à ce concours international du film récréatif pour enfants d'où était sorti, au premier rang suivant la décision d'un jury d'enfants, « Crin blanc ». Les deux derniers numéros nous livrent deux articles d'un grand intérêt, l'un pédagogique, l'autre social.

C. Koupernik. Hygiène mentale de l'enfant d'âge pré-scolaire (juin 1957) ;

R. Berfenstam. A Critical review on different types of accident morbidity studies (Revue critique des différents types d'enquêtes sur les accidents : résumé en français) (juillet-août 1957).

Cette dernière étude conclut à la nécessité d'entreprendre des enquêtes systématiques afin de connaître les causes des accidents et, par suite, les règles d'une prévention. J.C.E.

La Revue belge de psychologie et de pédagogie publie en outre des cahiers séparés, dont voici deux exemples :

S. de Coster, P.-A. Osterrieth, A. Graffaz-Fuss, J. Burniaux, R. Vandevelde, Equilibre familial et succès scolaire (1955).

F.-P. Doms. Recherches expérimentales sur la paresse des écoliers (1938).

Le premier traite des différents facteurs découlant de la famille : conditions éducatives, aspect social, climat affectif, etc. Des cas particuliers sont examinés, surtout dans l'étude de J. Burniaux, illustrant de façon très concrète les problèmes qui se posent.

Le second présente un travail déjà ancien, mais dont les conclusions sont toujours actuelles. Ecartant la définition morale de la paresse et ne prenant ce terme que pour définir un certain comportement de l'écolier, l'auteur en recherche les causes, dont la principale est une insuffisance intellectuelle, et préconise divers remèdes possibles, entre autres l'individualisation de l'enseignement. J.C.E.

EXERCICES PERCEPTIFS ET SENSORI-MOTEURS

(Nouvelle série)

Jacques Dubosson

Au moment où chacun se plaint de l'inattention de nos élèves, de leur dispersion due aux nombreuses sollicitations de la vie moderne, l'ouvrage de M. Dubosson, chargé de cours à l'Institut des sciences de l'éducation de Genève, nous rappelle avec pertinence qu'il y a quelque chose à faire pour lutter contre cette accommodation fâcheuse.

Ce travail, destiné aux enfants de 3 à 11 ans, nous propose une riche gamme d'exercices (542 au total) faisant appel aux sens (aucun n'est oublié), à la mémoire (230 ex. environ) et à l'intelligence sensori-motrice (représentation mentale) — 200 ex. — qui est le propre des gamins qui voient courir le vent. Les exercices-tests (une trentaine) sont accompagnés de barêmes, ce qui en facilite grandement l'utilisation.

Quant aux autres exercices, ils requièrent un matériel minimum à portée de main à l'école comme à la maison, ou que l'on peut facilement fabriquer dans la séance de travail manuel ; car M. Dubosson est un maître qui a une longue pratique de l'école et qui sait que les choses simples ont seules quelque chance de succès.

Beaucoup de ces exercices auront leur place toute trouvée dans vos leçons qu'ils peuvent introduire, illustrer ou prolonger, en tout cas : animer. Ils vous permettront encore de parfaire votre connaissance de l'enfant et d'asseoir cette connaissance sur des précisions scientifiques.

Dans une introduction d'une vingtaine de pages, l'auteur précise son attitude à l'égard des tests, en discute loyalement l'efficacité et leur fixe la place que l'éducateur peut leur faire : un renseignement utile à côté de beaucoup d'autres. *B. Beauverd.*

En vente aux éditions Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

AUTOMNE

Ploc ! fait la pluie en clapotant,
Hou ! fait le vent contre la porte,
Le vent
Qui tout arrache et tout emporte !

Frrr ! font les feuilles qui tournoient
Et dans la boue et dans les flaques
Se noient
Et vlan ! font les portes qui claquent !

Nuages gris tout gonflés d'eau,
Ciel bas où la bourrasque tonne,
Manteaux
Trempés... Sabots... Voilà l'automne.

Th. M.
(Ecole maternelle française.)

Bibliographie

Les Etapes scolaires : le Cours préparatoire, sous la direction de : P. Chardon, inspecteur général de l'Instruction publique ; L. Defond, directeur de l'Ecole normale de la Seine ; P. Durand, inspecteur de l'Enseignement primaire. 1 vol. 15×24 de 168 p. Collection des Cahiers de Pédagogie moderne. Editions Bourrelier, 55, rue Saint-Placide, Paris 6e.

S'appuyant, selon les principes qui ont inspiré toute la collection des Etapes scolaires, sur les données précises de la psychologie, les rédacteurs de ce Cahier ont visé à un développement harmonieux et complet du jeune enfant, veillant à ne négliger aucun des aspects de sa personnalité.

Cette première année d'école primaire est en effet un moment capital de la vie de l'enfant : elle engage tout l'avenir. Celui-ci dépend, dans une très large mesure, de la sûreté des mécanismes acquis au Cours préparatoire, et des habitudes d'esprit qui y ont été contractées.

Sommaire : Psychologie de l'écolier au C.P., par A. Ferré ; De l'école maternelle au C.P., par F. Léandri ; Méthodes de lecture, par S. Rouxel ; Le calcul, par F. Gonnet ; L'initiation à la langue française, par J. Grandjeat ; Les activités manuelles, par J. Saroléa ; La tenue de la classe, l'enseignement du dessin et de l'écriture, par P. Brousmiche ; L'éducation musicale, par A. Ravizé ; Education physique, par H. Bouvart-Verdié ; Le corps de l'enfant à 6 ans, par le Dr Odier-Dollfus ; Ce que l'élève doit savoir en quittant le C.P., par E. Foëx ; Le C.P. dans les classes à cours multiples, par J.-J. Magnon.

La section des moyens, cahier de Pédagogie moderne d'une nouvelle série intitulée : « Première étape : l'école maternelle », publiée sous la direction de H. Sourgen, inspectrice générale de l'Instruction publique, et F. Léandri, inspectrice des Ecoles maternelles de la Seine. 1 vol. 16×24,5 de 192 pages, illustré, broché. Editions Bourrelier, 55, rue St-Placide, Paris 6e.

Cet ouvrage fait suite à « La section des petits » et s'inspire des mêmes principes. Les institutrices maternelles y trouveront avec une étude psychologique de l'enfant de 4 à 5 ans des séries de thèmes développés par les collaboratrices de « L'Ecole maternelle française » groupés et classés autour de l'idée de la succession des saisons. Le choix des thèmes est assez abondant pour que les lectrices puisent, avec des indications pédagogiques précises, des suggestions adaptables aux conditions particulières de leurs écoles.

Tous les exercices proposés ont été expérimentés et mis au point dans des classes d'enfants de 4 à 5 ans. Ils sont complétés par une abondante bibliographie relative aux contes, aux morceaux choisis, aux chants, aux disques et aux œuvres de peintres.

Des Caravelles autour du monde (Magellan-Elcano), par Louis Delluc. 1 volume de la collection « Primevère » (14×20) de 160 pages cartonné sous jaquette en couleurs. Editions Bourrelier, 55, rue Saint-Placide, Paris 6e.

Après la grande aventure de Christophe Colomb, que Louis Delluc a déjà évoquée dans « Le Mousse de la Nina » (Prix Jeunesse 1953), voici d'autres navigateurs audacieux partis en quête d'aventures, de gloire et surtout de richesse. Magellan, homme de guerre, dur, orgueilleux et ambitieux, ira vers l'Ouest chercher une route nouvelle pour se rendre aux Iles des Epices. Le jeune empereur Charles-Quint lui a confié cinq caravelles. Magellan échouera dans son entreprise et, après sa mort tragique, le basque Elcano terminera sur la caravelle « Victoria » le premier tour du monde, exploit extraordinaire qui marque une date dans l'histoire de l'humanité.

Louis Delluc sait montrer aux lecteurs de 11 à 15 ans le vrai visage de ces expéditions. Les navigateurs du XVIe siècle, Magellan, Elcano, dont les qualités de courage et d'énergie soulèvent l'admiration, étaient des hommes rudes. Mais la haine, l'envie, la jalousie, l'amour exagéré des richesses leur firent commettre des actes que nous réprouvons.

Les six garnements de la Roche-aux-Chouettes, par May d'Alençon. 1 vol. relié toile 15×20 de 160 pages, illustré de compositions en couleurs, sous jaquette rhodoïd (collection l'Alouette). Editions Bourrelier, 55, rue Saint-Placide, Paris 6e.

Parmi les nouveaux titres de la collection « L'Alouette », voici un roman plein d'aventures gaies et parfois émouvantes.

Les six « garnements » sont des garçons au cœur d'or, aux idées excentriques, et un peu trop livrés à eux-mêmes. Avec leur brave femme de mère, ils vivent, assez pauvrement, dans une maison creusée dans la falaise, au bord de la Seine, en Normandie.

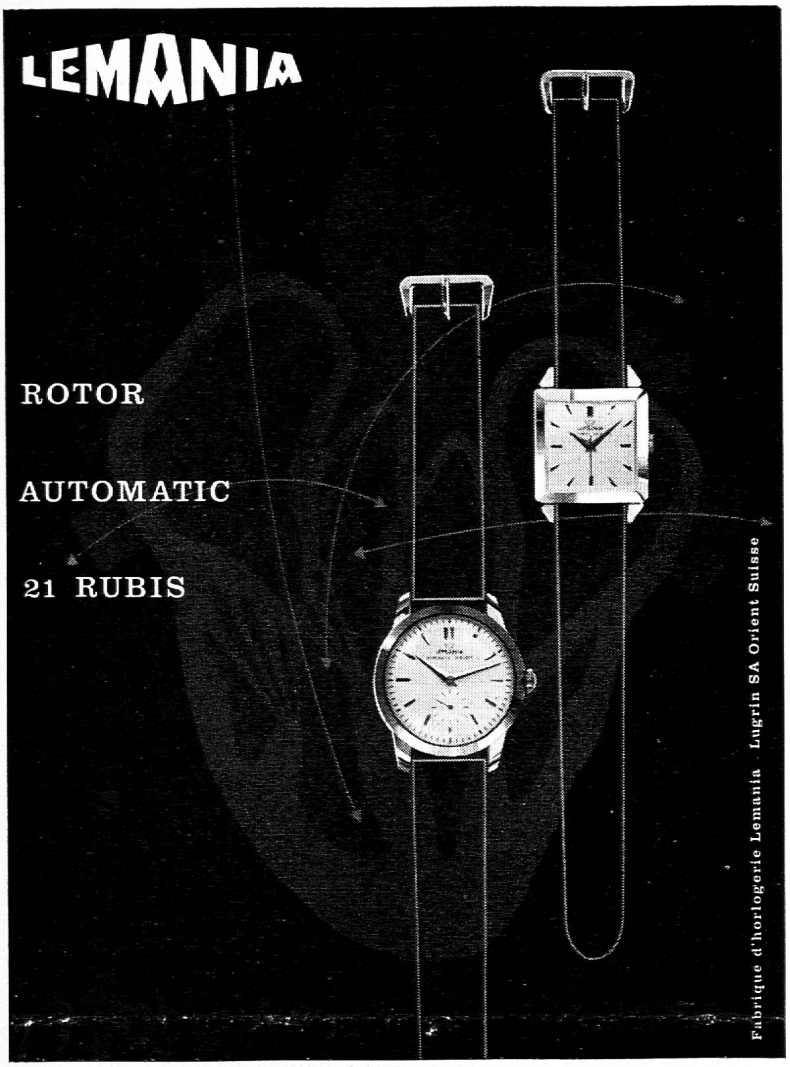
Que deviendraient-ils si un joyeux capitaine retraité de la marine et une charmante jeune fille ne se trouvaient mêlés à leur vie et ne les remettaient affectueusement dans le droit chemin ?

Plus tard, les six « garnements » apprendront chacun un métier ; mais auparavant que de bonnes parties, d'émotions, de belles découvertes !

May d'Alençon a écrit ce roman avec beaucoup de simplicité. Elle évite toujours le ton moralisateur, et c'est comme en se jouant que les six garçons s'instruisent et deviennent la fierté de leur mère et de leurs amis.

Préférer
« MILCOP »
c'est économiser de 100 à 200 francs ! C'est pouvoir polycopier à la minute (système breveté d'humectage) et sur papiers de toutes épaisseurs : du papier de soie au carton souple. Le papier de cahier convient très bien !

banque cantonale vaudoise
Livrets de dépôts, catégorie A et B
Certificats de dépôt



« Je suis enchanté de mon appareil duplicateur

« MILCOP »

ainsi que mes élèves », telle est la phrase résumant les témoignages enthousiastes de centaines de collègues à tous les degrés de l'enseignement.

Magasin et bureau Beau-Séjour

POMPES OFFICIELLES
FUNÈBRES DE LA VILLE DE LAUSANNE

8, Beau-Séjour

Tél. perm. 22 63 70 Transports Suisse et Etranger

Concessionnaire de la Société Vaudoise de Crémation

POUR VOS COURSES OU SORTIES SCOLAIRES

joignez l'utile à l'agréable, la connaissance au divertissement en visitant

LE CHATEAU D'ORON

Vous y verrez sa salle des gardes, de justice, sa bibliothèque, sa cuisine du XIIe siècle et ses salons richement meublés et ornés, on vous servira au château : thé, café, limonade.
Prix d'entrée : 0.30 par élève

A vendre
1 Epidiascope ELITE

avec objectif F= 350 pour documents 15 x 15 cm. comprenant également :
1 objectif de projection diapositifs F= 200 1:4
1 objectif » » longue distance F=350 1:4,5
permettant la projection de tous les formats dispositifs 5x5 - 7x7 - 8,5x8,5 - 8,5x10. Transformateur toutes tensions - ventilation puissante - lampe 750 W - filtres anti-caloriques. Matériel neuf utilisé uniquement pour démonstrations.

Prix de vente Fr. 1750.- cédé à Fr. **980.-**

Ecrire sous chiffre R 25423 U à Publicitas Bienne.

On montrera bientôt du doigt ceux qui ignorent

« MILCOP »

le champion des duplicateurs ! Prix Fr. 159.— seulement, net, franco, avec les fournitures. Distributeur pour les écoles : F. PERRET, Valangines 40, Neuchâtel.

J.A.
Montreux 1
Bibliothèque nationale suisse
Berne

S. A. DE L'IMPRIMERIE CORBAZ, MONTREUX